

avortement du poète dans une boutique, est de pure invention. Petit Chose était incapable d'un pareil suicide.

M. Daudet nous raconte plaisamment tous les dangers que lui a fait courir la colère des compatriotes de Tartarin. Il paraît qu'on est venu à Paris tout exprès pour l'assassiner. On dirait qu'il n'est pas encore bien rassuré, car il s'épuise à plaider les circonstances atténuantes de sa faute. Tartarin n'a jamais existé ; l'auteur a prêté à un héros imaginaire ses propres bravades, ses propres ridicules. On ne saurait s'exécuter de meilleure grâce, et les Tarasconais sont bien vindicatifs s'il leur reste encore une ombre de rancune.

Peu de chose sur les *Lettres de mon moulin*, et c'est regrettable. On aurait aimé à connaître l'histoire de ces jolis tableaux de genre, où le poète qui vit encore sous le romancier se révèle par mille traits charmants. En revanche, M. Alphonse Daudet nous parle longuement de Jack, et c'est une histoire touchante.

Jack est un personnage réel, de son vrai nom Raoul D., que M. Daudet a connu, a aimé, a secouru dans sa cruelle infortune. Non moins réels la plupart des épisodes racontés dans le livre ; et ceux qui ont pleuré en le lisant n'ont pas à regretter d'avoir perdu leurs larmes sur un malheur imaginaire.

Fils d'une coquette sans cœur, qui ne put même lui faire connaître son père ; placé à douze ans, par le caprice d'un amant de sa mère, dans un atelier d'ouvriers, cet apprentissage fut d'autant plus dur au pauvre enfant, qu'il avait été élevé dans le luxe, et que sa frêle constitution le rendait absolument impropre à un rude labeur. Malade, abandonné par sa mère, flétri par une misère prématurée contre laquelle il était désarmé, il languit dans les hôpitaux. M. Alphonse Daudet parvint à l'en tirer pour l'envoyer en